

donc se transporter à Bethléem. Il y trouva bien des épreuves et eut à traverser bien des angoisses. L'abbé Belloni eut, au commencement, à supporter les injures, les vexations des ouvriers de la localité en objets de piété. Le motif de leur animosité était la crainte de voir les ateliers de l'orphelinat leur faire plus tard une rude concurrence. Ces gens grossiers s'amusaient à tirer des coups de fusil, durant la nuit, tout autour de l'établissement, afin de troubler le repos de ses paisibles habitants et d'effrayer les enfants. Le gouverneur de Bethléem dut intervenir pour faire cesser ce tapage nocturne. Au milieu de ces contradictions et de bien d'autres, le directeur avait admis quelques nouveaux élèves dans son orphelinat de Bethléem, mis tout en ordre et organisé un atelier. Ne pouvant demeurer continuellement à Bethléem, à cause de ses fonctions de professeur qui le retenaient au séminaire patriarcal de Beitgiallah, l'abbé Belloni avait confié le soin des enfants à un maître d'école, et il visitait son orphelinat aussi souvent qu'il le pouvait. Or, il arriva qu'un jour, venant visiter sa maison, il la trouva complètement vide. Nos jeunes espiègles, habitués à la vie errante et vagabonde, avaient pris la clef des champs. M. Belloni ne dut pas les attendre longtemps; car les fugitifs avaient à peine appris son arrivée à Bethléem qu'ils s'empressèrent de venir se jeter à ses pieds pour implorer leur pardon. Ils l'obtinent après avoir reçu une réprimande paternelle.

“ Cependant, à force de soins, les fruits étaient venus en abondance. L'âme des enfants, dont plusieurs étaient recueillis dans l'ignorance absolue de toute religion, l'âme des enfants s'ouvrait et s'attachait aux vérités divines. D'après ce que nous avons dit du caractère et des habitudes des enfants en Orient, il était difficile de les plier à la discipline et au travail. On y parvint toutefois; le grand mobile était l'affection qu'ils portaient au directeur. Celui-ci était tout dans la maison; il faisait la classe, surveillait les récréations, soignait les malades et sollicitait les ressources dont tous avaient besoin pour vivre.

“ Ces ressources, avons-nous dit, venaient et suffisaient, mais elle venaient lentement, difficilement; et par moment,